

— Une vie sans tache... une vie pure entre toutes... je vous l'avais bien dit...

— Emporté par un premier mouvement de jalousie en voyant dans son boudoir le portrait du prince Aldéonoff, et ignorant encore à quel titre ce portrait se trouvait chez elle, j'ai voulu partir brusquement. Fanny m'a retenu... Alors, et presque malgré moi, l'aveu de mon amour s'est échappé de mes lèvres...

— Ah ! diable ! ce que je craignais ! Cet aveu a été mal accueilli, n'est-ce pas ?...

— Non ! Fanny m'aime autant que je l'aime...

— Elle vous l'a dit ! s'écria le baron avec une stupeur admirablement jouée.

— Elle me l'a dit...

— Vous êtes, dans ce cas, le plus heureux des hommes...

— Non, j'en suis le plus malheureux !

— Pourquoi ?

— Parce que Fanny ne m'a point caché qu'elle considérait notre amour comme un malheur pour elle et pour moi, qu'elle ne m'appartiendrait jamais, qu'elle ne voulait plus me voir et qu'elle me fuirait, s'il le fallait, jusqu'au bout du monde...

— Je vous avais prévenu...

— Cependant à la fin, émue par mes prières, elle a paru revenir sur cette décision et m'a permis de me présenter chez elle le lendemain...

— Que vous faut-il de plus ?... tout va bien !

— Tout va mal !... Le lendemain, c'était hier... Deux fois je suis allé rue Le Sueur... Deux fois j'ai trouvé la porte close... "*Malame est sortie...*" me répondait-on...

— Ne pouvait-elle l'être en effet ?

— Non... j'ai bien vu que c'était une consigne, un parti pris, et je m'attends d'une heure à l'autre à apprendre que Fanny a quitté Paris... Or jugez de mon désespoir... Si elle part, si elle s'en va jusqu'au bout du monde, ainsi qu'elle m'en a menacé, je n'ai pas même l'argent nécessaire pour la suivre, et je l'aime si follement que, ne la voyant plus, je mourrai... Baron, sauvez-moi...

— Et, comment ?

— Vous avez sur Fanny une grande et légitime influence... Plaidez ma cause auprès d'elle... obtenez qu'elle ne parte pas...

M. de Croix-Dieu secoua la tête.

— C'est bien difficile... murmura-t-il. Fanny est la vertu même !... L'amour qu'elle ressent l'épouvante... Elle veut se soustraire par la fuite au péril qu'elle n'ose affronter...

— Ce sont ses propres paroles !... balbutia Georges. On croirait que vous l'avez entendue...

— Je la connais si bien ! Pauvre femme !... Ah ! cet Aldéonoff, comme elle a raison de le détester !... il l'a faite riche... mais quel obstacle !... Plus de bonheur pour elle, lui vivant, et malheureusement il est jeune...

— Si je le tuais ! s'écria Georges.

— Mauvais moyen... Vous ne pourriez épouser sa veuve...

— Que faire, alors ?

— Nous verrons... il faut réfléchir...

Le valet de chambre interrompit la conversation en venant annoncer que le déjeuner était servi.

Georges, dont nous connaissons cependant la gourmandise, ne fit point honneur à la cuisine exquise de son hôte. Il était dans cette période de divagation amoureuse où les préoccupations trop vives de l'esprit sont incompatibles avec les aspirations de l'estomac ; bref, pour parler d'une façon moins prétentieuse, l'amour lui coupait l'appétit.

Le baron parlait peu et s'absorbait dans une visible préoccupation.

— Je n'ai plus besoin de vous, Joseph, dit-il quand le valet de chambre eut posé sur la table le café et les cigares.

— Enfin nous sommes seuls... murmura Tréjan ; avez-vous réfléchi ? avez-vous trouvé quelque chose ?...

— Soyez franc... reprit Croix-Dieu ; vous sentez-vous sérieusement incapable de vivre sans voir Fanny Lambert ?...

— Si j'avais la certitude absolue que je ne la reverrai jamais, je me ferais sauter la cervelle aujourd'hui même, en sortant d'ici, je vous en donne ma parole d'honneur ! C'est de la faiblesse, de la lâcheté, de l'idiotisme, je le sais bien... c'est tout ce que vous voudrez, mais c'est comme cela !

— Donc, il faut plaider votre cause et la gagner...

— Oui, oh ! oui, il le faut absolument !

— Enfin, j'essayerai, et je ne désespère pas de réussir, mais me promettez-vous d'être sage ?... Prenez-vous l'engagement formel, si j'obtiens que Fanny reste à Paris et qu'elle consente à vous recevoir, de ne jamais lui parler d'amour ?...

— Je me tairai, oui, je le promets. Ce sera dur, mais enfin je le verrai...

— J'irai donc chez elle aujourd'hui.

— Baron, je vous devrai plus que la vie. Vienne l'occasion de vous prouver ma reconnaissance, et vous saurez si je suis un ingrat...

— Vous pouvez me la prouver tout de suite... J'ai un service à vous demander...

— Quel bonheur !... De quoi s'agit-il ?

— Vous connaissez un de mes amis, le marquis de San-Rémo ?...

— Oui... Nous ne sommes point liés, mais nous nous sommes rencontrés souvent dans la meilleure mauvaise compagnie et nous échangeons des poignées de mains. C'est un garçon charmant, qui m'est tout à fait sympathique... Je serais heureux qu'il me fût donné de vous être agréable à son sujet.

— San-Rémo est un grand chasseur devant le Seigneur, comme feu Nemrod... On lui propose en ce moment l'acquisition d'une propriété en Touraine, tout près des grands bois de votre cousin le vicomte de Grandlieu, qui ne chasse jamais...

— Je crois comprendre, dit Georges en riant ; le jeune marquis voudrait obtenir de mon cousin le droit de chasser sur ses terres.

— C'est bien cela, et s'il obtenait ce droit, il se déciderait immédiatement à conclure l'acquisition dont je vous parlais tout à l'heure.

— Vous désirez que je parle de cela à mon cousin ?...

— Il me paraîtrait plus convenable que San-Rémo formulât sa requête lui-même... Pouvez-vous le présenter à M. de Grandlieu ?... Vous savez que je réponds absolument de lui... Pourquoi cette hésitation ?... Répondez-moi *oui* ou *non*... Y a-t-il un obstacle ?...

— *Oui* et *non*... répliqua Georges qui semblait en effet fort hésitant.

— Je ne comprends pas... murmura Philippe de Croix-Dieu en fronçant le sourcil.

— Voici la cause de mon embarras, cher ami, reprit Tréjan. Le vicomte me témoigne beaucoup de bienveillance parce que nous avons tous les deux dans les veines quelques gouttes du même sang, mais je ne dois pas oublier l'humilité de ma situation de parent pauvre, d'artiste obscur, ayant mis bravement sa particule de côté et son titre dans sa poche, à côté de la haute position d'un grand seigneur immensément riche... Égal du vicomte par la naissance, je lui suis inférieur pour tout le reste, au point de vue du monde... Je suis en outre un très-jeune homme, et il est un vieillard... Je ne puis donc me permettre, sans choquer outrageusement les convenances, de présenter quelqu'un chez lui sans en avoir préalablement sollicité l'autorisation... Vous comprenez cela... Mais il existe un moyen de tourner la difficulté...

Le visage fort assombri de M. de Croix-Dieu se rassénéra.

— Voyons le moyen... dit-il.

— Mon cousin désire un portrait de sa jeune femme et m'a fait l'honneur de me trouver assez de talent pour me charger de ce portrait, reprit Georges. Il doit amener la vicomtesse dans mon atelier où les séances commenceront d'un jour à l'autre. Je lèverai pour San-Rémo la rigoureuse consigne qui, pendant ces séances, rendra ma porte infranchissable. Un malentendu, adroitement combiné d'avance, lui permettra de